

Je me souviendrai encore longtemps de ce 2 novembre, jour consacré aux défunts, où je fis une homélie sur la mort. Mes propos cherchaient à toucher les cœurs. Après la messe, un couple m'accosta ; il voulait simplement me dire qu'il venait de perdre leur fils unique. D'un coup, je compris que la vérité parlait, car il n'y a pas de duperie chez ceux qui souffrent. J'en connais qui se révoltent, qui doutent, qui se replient sur eux-mêmes ; d'autres qui parlent et certains jamais. Mais aucun ne ment. *Ils sont entrés dans le porche d'une telle épreuve, la mort d'un enfant, dans un pays où un soleil toujours couchant agrandit impitoyablement les ombres. Que feraient-ils des mirages et de la vanité ? Chaque matin, qui est pour d'autres l'orée de toutes choses possibles, sonne pour eux la certitude sans égards : « il n'est plus là ».* Oui, tous les matins cette sentence. L'événement de la mort de leur enfant a tout pulvérisé en eux. La mort est descendue sur eux sans prévenir comme un aigle. Ses ailes ont tout recouvert en une seconde. Oui, où trouver la force d'attendre quand le visage aimé est recouvert de terre ? Toute lumière nous venait de ce visage. Maintenant on n'y voit plus.

Ceux qui ont vécu une telle expérience n'appartiendront jamais à la race des seigneurs qui tiennent en mains les rênes de la vie, et, du haut de leurs chevaux, toisent un monde qu'ils s'autorisent à contredire, à juger ou à condamner. Leur enfant perdu leur a fait mettre pied au sol, et les tire de sa main délicate dans cette cathédrale immense que l'épreuve leur a sculptée. Ceux-là mêmes qui se disent incroyants hantent la nef de leur douleur, et n'ont que des rapports vrais avec eux-mêmes, et donc avec tout le reste. Je prête une entière lucidité à une conscience blessée, pour qui la souffrance du monde a le visage de leur enfant ; elle sait que la seule attitude raisonnable devant tout être et toute chose devrait être d'amour et de compassion. La compassion, ce n'est pas la pitié face à la souffrance. C'est savoir que toute souffrance nous appartient aussi.

Cette faculté nouvelle qui leur est donnée d'entendre battre le cœur de tout ce qui est met, tout près de Dieu ceux-là mêmes qui n'y songent plus. Ils ressemblent à cette mère au visage de madone qui laisse paraître son pudique désespoir, Marie la mère de Jésus. Au jour du Vendredi Saint, elle était là pétrifiée, muette de douleur et, près du grand corps gris, elle attendait la fin. Depuis combien de temps était-elle debout ? Elle ne le savait pas. Le temps ne comptait plus. Tout repère effacé, l'horreur seule imposait sa masse illimitée. La mère en souffrance était seule, isolée. Devant elle haletait le fils agonisant. *Stabat mater dolorosa...* Marie, une rose rouge au pied d'un arbre mort. L'abîme s'est creusé entre la mère et celui à qui elle a transmis la vie. L'enfantement ici est arrachement. La chair de sa chair est accrochée au bois de la croix et aucune tendresse ne rendra l'unité. Personne ne peut mettre un terme au cauchemar. Personne n'est venu répondre au pourquoi de son Fils et, Marie recueillant la dernière parole, assiste en silence au dernier soubresaut. La question est maintenant écrite sur sa peau. Marie accueille et garde la question de son fils.

Quand l'absurde déchirure survient, n'essayons pas de comprendre. Il n'y a rien à comprendre, encore moins à justifier par un « Dieu l'a voulu ». Non, Dieu ne l'a pas voulu, aucune explication n'est possible, sauf celle très courte des causes immédiates : un virus, un accident, la guerre. Mais ce n'est que repousser la question : pourquoi le virus, pourquoi l'accident, pourquoi la guerre ? Une explication profonde serait apaisante. Il n'y en a pas. Il n'y a que ce lancinant « pourquoi, mais pourquoi ? » Le face à face de l'amour n'est plus possible, sauf sur des photos, des films, des lettres, des cassettes. Mais ce sont des images passées. Il manque le visage d'aujourd'hui. « Je ne le verrai plus, je ne le verrai plus », tel est le cri qui affole tant le cœur. La privation du corps réduit le face à face de l'amour au silence, à la solitude, à l'absence mais j'ose le dire, ne nous livre pas au néant.

Avec les jours, une lueur se met à briller au fond des ténèbres. Dans le silence et les profondeurs du petit sanctuaire que chacun porte en soi, et lorsque une forme de paix est revenue, une vie se remet doucement à battre. La mort n'a pas brisé l'amour. L'amour se flatte d'être fort comme la mort, c'est-à-dire que la mort n'engloutit pas l'amour dans ses abîmes. Cet amour continue mais en silence ; il continue à vivre dans la profondeur du cœur ; il a mystérieusement ses dialogues, ses visions, ses appels, les pointes d'une incompréhensible joie, la persévérance d'une vie à deux malgré la mort. Ainsi le Vendredi saint était aussi l'aurore d'un amour jamais défait et qui chante encore la Vie, car il n'est pas vrai qu'au Golgotha la mort ait le dernier mot.

« L'enfant dort » dit Jésus devant le corps d'une fillette. « Il est mort », dites-vous ? Non, il dort. Il ne dort pas seulement, il veille sur ceux à qui il a dû d'exister. C'est l'enfant désormais qui les grandit, les initie à toujours plus de profondeur et de compréhension. L'enfant demeure en eux et eux en lui. Il leur ressemblait sans doute, et maintenant c'est eux qui ressemblent à sa muette et puissante innocence. Dépendance navrante, certes, et cependant libératrice : car si tout existe à nos dépens, tout aussi dépend de nous. Douleur prêche douceur. Et je n'en connais pas qui ne soit ennobli par ce silencieux langage, conduit par ce souffle, accompagné par cette présence qui fait d'eux sans qu'ils le sachent, les témoins d'une plus haute humanité. J'entends encore cette maman s'adresser à son enfant qui vient de mourir : « Mon enfant, disait-elle, tu vis désormais au cœur de Dieu. Regarde bien qui est Dieu. Dis moi si c'est le même que celui que je cherche. C'est toi qui vas me le dire, si celui que je cherche est bien celui que tu contemples. Je t'adopte comme le maître spirituel de toute ma vie. Je te demande de m'enseigner le chemin de Dieu dans ce que tu vis déjà. » Comment ne pas être bouleversé par de tels propos !

Frères et sœurs, ne prenez pas tout ce que je viens de vous dire comme le mot de la fin. Personne n'a le dernier mot ; nous n'avons tous que des avant-derniers ! Mais gardons au cœur et au corps cette soif de savoir et de voir. Gardons pour maintenant et pour demain cette soif d'un Autre, d'un Autrement, d'un Ailleurs.